

PROLOGUE

Antoine et la révolution de 1848

Le roi voit la France prospérer. En vérité, depuis des années, le salaire des ouvriers a graduellement diminué en même temps que la médiocrité touche les plus fortunés, comme les marchands ou les industriels. Quant aux pauvres qui réussissaient à vivre honorablement de leur travail, ils sont maintenant réduits à l'état de misère. La grande crise financière et économique touchant tout le pays de 1846 à 1847 et la révolution socialiste de février 1848, après un hiver rude, vont envoyer Louis-Philippe I^{er} se réfugier en Grande-Bretagne.

À la suite de l'insurrection ouvrière de juin, Antoine, trente ans, né en 1817 pendant l'exil de l'Empereur à Sainte-Hélène, va-t-il croire en cette II^e République enchanteresse qui, se voulant fraternelle et démocratique, marque la fin de la monarchie de Juillet ? Joseph, l'un des deux survivants de ses huit frères et unique sœur, partagera-t-il ses idées ? Balthazar, l'autre frère, l'aîné de tous, a émigré aux États-Unis trois ans auparavant, vers 1845.

En décembre, Charles Louis Napoléon Bonaparte, l'héritier, le neveu du grand empereur, est élu à la présidence.

À Éguelshardt, on est pourtant dans l'espoir d'un meilleur avenir en ayant cru au règne français de la « maison d'Orléans » depuis la deuxième révolution de 1830. Alors ? Alors, tout comme son grand-père Clément, né sous Louis XV, puis venu s'installer à Éguelshardt sous Louis XVI, Antoine est bûcheron. Pour 1,50 fr. par jour, il ne lui faut jamais lâcher la cognée pendant dix à douze heures de travail. Bien sûr que ni Antoine ni toutes les âmes du pays de Bitche ne croient davantage en un suffrage

universel qui, même un tant soit peu, viendrait remédier à leur pauvre condition d'ouvriers. Ici, dans les contreforts des Vosges du Nord au climat rude, la vaste forêt aux milliers d'hectares doucement pentus mais parfois abrupts reste difficile à exploiter. À moins de deux lieues à la ronde du village lorrain et de ses cinq cents habitants, elle pourrait appartenir au monde de Gulliver tant s'élèvent de cette campagne boisée et montagnarde quantités de taupinières qui, à l'échelle humaine, apparaissent des monticules ne dépassant pas les trois cents mètres.

À Paris, l'hôtel d'Évreux est devenu pour la première fois la résidence d'un président de la République. Ici, en Moselle, le loyer de leur modeste logis écrase Antoine et sa femme Marie née Mischler, ainsi que l'impôt, qui ne devrait pas peser aussi lourd sur les boissons, le sel et les viandes. Il faut une journée et demie d'abattage dans la forêt de Sturzelbronn ou de Mouterhouse pour que le couple puisse s'offrir le luxe d'un kilo de porc : la viande étant réservée au dimanche, et encore, un seul sur deux. C'est un salaire trop faiblement rétribué qu'Antoine touche tous les mercredis et samedis... tandis que, dans les villes, des misérables réclament l'aumône. Et puis, juste avant qu'une II^e République ne chute pour le Second Empire, un troisième enfant naît chez Antoine, un autre Balthazar, mon bisaïeul, le 1^{er} janvier 1850.

Balthazar et la guerre de 1870

Vingt ans plus tard...

Cet été 1870, on ne débat pas à la Chambre du texte proposé par l'empereur traitant du premier système de retraite ouvrière ; Napoléon III vient de déclarer la guerre à Bismarck le 19 juillet, notification faite à Berlin. L'antagonisme franco-allemand s'étant accru au cours des dernières années, les deux peuples se ruent l'un contre l'autre. Manquant d'une bonne artillerie, affaiblie par la guerre du Mexique et par la médiocrité de son commandement, l'armée française, mal organisée, ne résiste pas longtemps aux puissantes divisions de Bismarck, prêtes à la guerre.

Dès le 6 août, l'Alsace à Wœrth-Reichshoffen et la Lorraine à Spicheren-Forbach sont perdues. Le 2 septembre, le désastre s'amplifie jusqu'aux Ardennes, à Sedan, après Bazeilles, la veille, jusqu'aux « dernières cartouches ».

À cause d'un Hohenzollern, par la faute du prince Léopold, cousin de Guillaume I^{er}, qui a prétendu au trône vacant d'Espagne, Marie-Anne

Würtz, cette belle jeune fille de vingt-trois ans au port altier, compagne de Balthazar, futur jeune père à vingt ans, va accoucher chez elle en décembre... au beau milieu des Prussiens.

Strasbourg et Metz capitulent, alors que Napoléon III, fait prisonnier à Sedan par le roi de Prusse, se trouve déjà en captivité en Westphalie. Alors, aussitôt après que le Second Empire a chuté pour une III^e République naît illégitimement Anna Saling, le 6 décembre 1870.

Cinq cent mille Prussiens ont envahi la France et dès le 7 août, Éguelshardt est occupée par le 2^e corps bavarois faisant partie des troupes assiégeant la citadelle de Bitche, forteresse de premier rang qui ne se rendra qu'en mars 1871, au bout de huit mois de siège.

À la signature des préliminaires de paix en février, la France a perdu le nord de la Lorraine avec Metz et toute l'Alsace, sauf Belfort. À deux reprises, les députés alsaciens et lorrains réunis à Bordeaux protesteront à l'Assemblée nationale contre toute cession de leur territoire :

« Nous proclamons par la présente à jamais inviolable le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membre de la Nation française... Livrés au mépris de toute justice et par un odieux abus de la force à la domination de l'étranger, nous avons un dernier devoir à remplir : nous déclarons encore une fois nul et non avenu un pacte qui dispose de nous sans notre consentement. »

Le 10 mai 1871, le traité de Francfort entérine l'annexion à l'Allemagne de cette nouvelle « terre d'Empire ». À la Lorraine amputée, à une Moselle intégrée dans un nouveau Reichsland, jamais Balthazar ne se résoudra.

De la Lorraine aux Ardennes – d'Égelshardt à Novy, de 1871 à 1876

Les dernières troupes allemandes d'occupation quittent Verdun à l'automne 1873 ; la France reste la France, sauf à Égelshardt. Le froid est terrible au mois de janvier suivant. Jour et nuit, il faut garder le feu pour Anna et ramasser du bois mort pendant toute une période de revenus quasiment inexistants. Tout comme son père et son grand-père, Balthazar est journalier. La forêt immense se tient là, à portée de main. Formidable réserve, véritable masse de travail qu'elle représente pour les bûcherons d'Égelshardt, de Stockbronn ou de Bannstein. Elle enveloppe tout le canton avec, au sud, les 3500 ha du camp militaire de Bitche qui la jouxte sur dix kilomètres tout en remontant vers le nord-est, jusqu'aux « Teutons », vers une frontière par le fait devenue imaginaire.

Le 18 février 1874, quinze Alsaciens-Lorrains siégeant au Reichstag allemand renouvellent leur protestation :

« ... contre l'abus de la force commis envers leur pays... où les citoyens ayant une âme et une intelligence n'étaient pas une marchandise dont on pouvait faire commerce... »

Le 10 août, Marie-Anne Würtz, mariée Saling depuis le 21 mai, donne un frère légitime à Anna, l'étant devenue elle-même. Le 12 août, c'en est trop pour Balthazar à la mairie d'Égelshardt. Le cauchemar du casque à pointe le poursuit jusque-là, devant un texte écrit en gothique, dans une langue étrangère à traduire dont il ne comprend pas un traître mot. La germanisation a modifié l'orthographe d'Éguelshardt (sans « u »), transformé Sarreguemines le chef-lieu d'arrondissement en Saargemünd, etc., mais le point d'orgue de ces trois dernières et longues années vient d'être atteint dès la troisième ligne du Geburtsurkunde (acte de naissance). Pour le Bürgermeister (maire) Sensenbrenner et son administration, c'est Franz Joseph Saling et non pas François qui a vu le jour le 10 à 7 h du matin, ici en Lorraine allemande. Pour les témoins Diho, le maréchal-ferrant, et Werner, le facteur de campagne, la naissance du petit Joseph va sans doute accélérer les choses. Leur ami Balthazar qui est devenu un papa heureux reste cependant un révolté, comme au premier jour de l'ultimatum de l'envahisseur posé aux Mosellans :

« Si vous optez pour la nationalité allemande, vous restez. Si vous ne le voulez pas, il faut partir ! »

Balthazar signe l'acte de naissance et se jure bien qu'un jour, c'est ce qu'il fera.

Le 11 juin 1876, Pierre (Peter pour les Prussiens), le dernier-né des Saling, vient occuper un petit coin de chambre près de ses parents. Maintenant, il faut partir. Balthazar est arrivé à regretter le temps où le cachet circulaire du timbre impérial à 1 fr. faisait rage dans les administrations françaises. Pour lui et sa famille qui grandit dans un espace se réduisant, il y a de quoi être étouffé, comme cette France croulant sous une dette de guerre de cinq milliards de francs or, mais bien moins encore que d'être contaminés par une endémie de l'accent guttural dans une Lorraine depuis six ans dépourvue de son âme.

Partir en Algérie ?

Avant la mort de Napoléon III en Angleterre en janvier 1873, des Alsaciens-Lorrains, par centaines de familles entières, se sont déjà installés dans la Mitidja après que Thiers, président de la République, leur a accordé de larges conditions. Les plus pauvres ont pu recevoir leurs

terres en location pour 1 fr. par hectare et par année, et en devenir propriétaires au bout de neuf ans.

Balthazar, qui n'est jamais allé plus loin qu'à trois lieues de son village, n'ira pas jouer au colon défricheur dans une Algérie en perpétuelle révolte depuis la conquête française de 1830. Ce sera dans les Ardennes, à cinquante kilomètres au sud-ouest de... Sedan, que la famille Saling trouvera refuge avec l'aide de la Société de protection des Alsaciens-Lorrains siégeant à Paris. La région est agricole et d'élevage, mais elle compte aussi un réseau ferré en pleine expansion depuis une vingtaine d'années qui bat de vitesse la diligence ou la malle-poste, une gare à Amagne-Lucquy qui prend de l'importance et une compagnie des chemins de fer de l'Est qui ne cesse d'embaucher.

Ainsi, en 1876, un beau jour de septembre, mon arrière-grand-père Balthazar décide de faire son baluchon. Il doit laisser le garde-coupe Letzelter à sa forêt, Mischler à ses terres, Werner le facteur à sa tournée, le « vieux » tailleur Cadé à ses habits... en somme, les amis et toute la famille. Ce jour-là fut pour les Saling, vers l'ouest, la marche vers la liberté.

De Novy à... Novy, de 1876 à 1891

À Novy, Coucy, comme à Lucquy, pendant des années et des années, au rythme des naissances et des déménagements, les nouveaux venus sont souvent raillés, parfois plus méprisés que valorisés, cependant qu'à la présidence de la République Jules Grévy a succédé à Mac-Mahon. On se moque de leur patois, de leur avarice, de Balthazar qui, d'un abord rude, fait figure de « bon sauvage », voué aux besognes les plus humbles, et on jalouse toujours Marie-Anne, cette « Allemande » altière, une mère de six enfants qui, à trente-neuf ans, continue d'être belle.

L'ex-bûcheron a retrouvé le contact du bois avec celui des traverses de chemin de fer en travaillant dur en gare d'Amagne-Lucquy, sur le chantier du créosotage. Avec un petit salaire assuré, le potager, la basse-cour, les Saling comptent bien s'en sortir autrement que les plus nécessiteux qui doivent recourir à la commission de secours ou au bureau de bienfaisance de Rethel. Marie-Anne fait son pain pour toute la semaine. En cette soirée de décembre 1886, avec un vieux morceau de lard émincé sur un restant de pâte, du lait, du sel, du poivre, le tout arrosé de quelques œufs battus, il y a de la quiche au menu, le plat du pauvre pour les Lorrains.

Des bouches en plus sont à nourrir depuis le départ d'Égelshardt : Antoine et Eugène (huit et six ans), puis dans sa chaise haute, Maria-Rosa (vingt et un mois) ; tous les trois nés à un domicile différent.

À trente-six ans, vieilli avant l'âge, sous ses cheveux blanchis, le chef de famille n'inspire pas que le respect. À chaque repas, c'est aussi l'effroi qu'il suscite lorsqu'il fronce ses sourcils trop fournis, ou que sa moustache reliant l'imposante barbe à la Gambetta vient à frémir. Quand il souhaite le silence, il suffit d'une parole, d'un souffle pour qu'autour de la grande table, on entende une mouche voler.

Un matin avant Noël, à l'heure du chocolat chaud, Anna, l'aînée, qui vient d'avoir seize ans, lève le doigt pour demander la parole à son père.

« Joseph... Joseph, lui, il a toujours du beurre et de la confiture sur ses tartines et pas nous », ose-t-elle bredouiller.

La réponse tombe comme un couperet.

« Si tu n'es pas contente, tu n'as qu'à moucher ton nez dessus ! »

Joseph, lui, plonge le sien dans les livres depuis sa petite enfance.

« Quand j'srai grand, j'srai soldat ! »

De cette famille que Marie-Anne a bien du mal à élever sur un modeste salaire, va-t-il en sortir une vocation ? Ira-t-on jusqu'au métier des armes pour l'aîné de ses garçons qui, à douze ans, se passionne tant pour la glorieuse épopée napoléonienne ? Pour Balthazar, devenu « Balthas » le déraciné, ce serait sa fierté, plus encore, une revanche sur la vie... sur la Prusse.

« Iéna ! lance-t-il. Elle a été la plus belle des victoires de Napoléon le Grand ; un vrai choc de titans ! »

La Grande Armée y a réduit en miettes l'armée prussienne de Frédéric-Guillaume III, pourtant sûre d'elle-même, pleine de mépris pour les Français, et qui était considérée comme l'une des plus puissantes d'Europe. La veille encore, l'Empereur écrivait à Joséphine qui l'avait accompagné jusqu'à Mayence :

« *Mes affaires vont fort bien. Avec l'aide de Dieu, en peu de jours, cela aura pris un caractère bien terrible, je crois, pour le pauvre roi de Prusse...* »

« Oui, mon garçon, poursuit Balthas, plus de Saint-Empire romain germanique mais à la place une Confédération du Rhin. Oui, Marie-Anne, lui assure-t-il, ce 14 octobre 1806, il y a quatre-vingts ans maintenant, le désastre pour les Prussiens ce jour-là... sera le nôtre, hélas, à Sedan... »

Lucie voit le jour le 2 juin 1887 et quatre ans plus tard, les Saling retournent à Novy. Il faut trouver un ou deux poêles à bois supplémentaires,

augmenter le nombre de chandelles, de lampes à pétrole et de veilleuses à huile. Le lopin de terre est plus grand. L'eau à la pompe arrive directement sur l'évier en pierre de la cuisine. Il n'en reste pas moins que dans ce mieux-être en apparence, la petite Lucie et sa sœur aînée Maria, accompagnées de leur mère enceinte pour la huitième fois, ne peuvent plus aller à pied jusqu'au créosotage porter une bonne soupe chaude à leur père, comme aux premiers jours de cet hiver 1891-92 : il y a plus de trois kilomètres à parcourir.

Joseph, engagé volontaire quatre ans, 1894

Le garçon a maintenant dix-neuf ans. Joseph se trouve être le deuxième enfant d'une famille de huit, vivant encore chez les Saling, comme Napoléon jadis chez les Bonaparte, sauf que chez les Saling, on compte autant de garçons que de filles depuis la dernière naissance à Novy de la petite Eugénie, le 17 mars 1892.

Napoléon Bonaparte, encore lui, toujours lui, Joseph le lit et le relit. Il l'a vu et le revoit encore dans ses livres en Bonaparte Premier consul, arriver à cheval aux Tuileries pour son installation solennelle le 19 février 1800, ou bien en Napoléon le Grand, treize jours après Iéna, entrer victorieusement le 27 octobre 1806 dans Berlin, la capitale prussienne. À lui encore d'imaginer la Grande Armée en campagne, celle qui avait été foudroyante et au cours de laquelle, face aux Prussiens, des Français petits, malingres, devenaient au feu de terribles guerriers. Joseph considérait qu'en fin de compte, les quatre années et demie de Consulat étaient peut-être les plus belles, et que de tous les épisodes de l'aventure napoléonienne, celui du retour des cendres de l'Empereur à Paris le 15 décembre 1840, avait sûrement été le plus émouvant.

Il embrasse affectueusement ses jeunes sœurs Maria, Lucie, Eugénie au moment de les quitter pour Paris, mais arrivé dans la capitale, c'est vers le tombeau de Napoléon I^{er} que vont les battements de son cœur. Au fond d'une immense crypte circulaire où, du haut des balustres en marbre qui la ceignent, où les yeux y puisent le merveilleux et la splendeur confondus, un monumental sarcophage en porphyre rouge de Carélie, en apothéose, s'élève au centre, majestueux, sublime, sacré, sous le dôme en or des Invalides.

« ... Regardez tout autour l'empire retrouvé, de Hambourg à Naples, de Brest à Varsovie... écoutez à l'intérieur, dans une petite boîte ronde en argent, un cœur qui toujours palpite... »